

**Vous proposerez à l'oral, un résumé du texte qui vous a été attribué (et en fournirez une version manuscrite) ; vous proposerez une introduction complètement développée, et un plan détaillé, en précisant le sens de chaque partie et sous-partie et en identifiant pour chaque sous-partie les références exploitables.**

### **Sujet 1 : Martin**

« À une époque, mon travail m'importait plus que tout. C'est du moins ce qui m'apparaît rétrospectivement, quand je repense aux priorités qui étaient alors les miennes. Sur le moment, je ne m'en rendais même pas compte. Tout a commencé le jour où j'ai bénéficié d'une généreuse subvention sur quatre ans pour rédiger une thèse sur le schématisme kantien. J'y ai travaillé d'arrache-pied, de sorte que j'ai terminé bien avant la fin de ma subvention. Quelle aubaine : j'allais être payé à ne rien faire pendant plusieurs mois ! Mais, à « ne rien faire », j'ai bientôt sombré dans un ennui mortel. Je m'ennuyais tellement que, pour passer le temps, je me suis mis à écrire un livre sur l'ennui. À ma grande surprise, ce livre s'est bien vendu et a été traduit dans vingt-sept langues. J'ai été sollicité pour tant d'interviews et des conférences... J'ai alors éprouvé le besoin de rentrer chez moi, de m'installer à mon bureau et d'écrire un nouveau livre. Je me suis attelé à la tâche et, au cours des cinq années suivantes, je n'ai pas chômé : j'ai écrit et publié sept livres, obtenu un poste d'enseignant à l'université, assuré les fonctions de rédacteur en chef du *Norwegian Journal of Philosophy*, organisé des conférences hebdomadaires, tenu une chronique dans un journal national, animé une émission télévisée, accordé plusieurs entretiens par semaine, etc.

Je suis devenu ce que l'on appelle un *workaholic*. Un *workaholic* considère le travail comme une fin en soi plutôt qu'un moyen. Pour lui, rien d'autre ne compte que le travail. Il est accro au travail. C'est une véritable addiction, au même titre que n'importe quelle autre (drogue, sexe, jeux de hasard), qui trouve dans son objet la principale source de sens à la vie.

Même si le travail m'apportait des satisfactions, c'était un investissement à rendements décroissants. Je travaillais tellement que je n'avais pas assez de temps à consacrer à ma famille et à mes amis qui, pourtant, m'importent plus que tout. À cette époque, je croyais faire passer ma famille et mes amis avant mon travail, mais les véritables priorités de ma vie quotidienne prouvaient que c'était loin d'être le cas. Dans un moment de lucidité, j'ai pris conscience qu'il me fallait alléger considérablement ma charge de travail. Sans arrêter complètement de travailler, j'ai réduit ma semaine de travail à un peu plus de trente-cinq heures. Cet arrangement s'est avéré tout à fait bénéfique, même s'il impliquait d'écrire moins de livres, de limiter le nombre de mes déplacements professionnels, de donner moins de conférences et d'intervenir plus rarement dans les médias. Le sacrifice en valait la peine.

Quelques années plus tard, en 2010, mon père a eu un cancer et je me suis fait un devoir de prendre soin de lui. Il est mort un an et demi après et, pendant cette période, on ne peut pas dire que j'ai été très productif. Comment trouver le temps de se livrer à des spéculations métaphysiques quand il faut vider des bassines de vomi ? J'ai pourtant fait le choix de ne pas déléguer cette charge à une infirmière à temps plein : il me semblait que c'était à moi de m'en occuper. Pourquoi ? Parce que c'était là quelque chose qui me tenait vraiment à cœur.

Comme le rappelle le philosophe américain Harry Frankfurt, on ne peut donner du sens à notre vie et façonner notre identité qu'à condition de nous soucier de ce qui nous entoure. L'éthique du *care* nous invite à « prendre soin » de quelque chose, à lui accorder de la valeur, à le considérer comme souhaitable et à l'assumer en conséquence. C'est ce qui rend le monde plus supportable, ce qui donne un but à notre existence. Chacun se définit par les choix qu'il fait. M'occuper de mon père était, à mes yeux, une meilleure manière d'exprimer mon identité que d'écrire encore un essai philosophique. D'ailleurs, la décision d'accorder de l'importance à quelque chose m'impose forcément des limites : il y a certaines choses que je n'envisagerais dans aucune circonstance, et d'autres qu'il est tout simplement de mon devoir de faire. Ces limites définissent qui je suis, elles définissent mon identité.

Commençons par déterminer ce qui nous importe vraiment, puis demandons-nous : est-ce que je m'y consacre autant que je le devrais ? À l'évidence, pour le *workaholic* que j'étais, le travail passait avant tout. J'estimais pourtant que d'autres choses, en particulier ma famille et mes amis, méritaient que je m'y consacre davantage. Qu'est-ce que la liberté, sinon la capacité à nous occuper de ce qui nous importe ? Nous sommes en mesure de nous interroger sur ce qui nous tient à cœur, d'en apprécier réellement l'importance et de nous y consacrer comme il se doit. C'est ce qui nous permet de définir et de réaliser pleinement ce que nous sommes. Être libre, c'est se donner certaines valeurs et les assumer. Être libre, ce n'est pas être dégagé de toute obligation, mais pouvoir se consacrer à ce qui nous importe le plus. Pour la plupart d'entre nous, les liens qui nous unissent à nos proches sont la principale source de sens et de joie dans notre vie. À quoi bon être libre, si l'on ne peut se consacrer aux êtres les plus chers dans les moments où ils ont le plus besoin de nous ?

Notre existence n'est pas composée d'un seul tenant : elle est formidablement complexe, riche et variée. Aucun autre animal ne dispose d'une aussi large diversité de possibles. Même si vous avez trouvé ce qui vous semble être le job idéal, cela ne suffira pas à mobiliser votre être tout entier. Vous finirez par vous rendre à l'évidence : il n'y a pas que le travail dans la vie. Certes, le travail peut s'avérer gratifiant au point de combler presque toutes nos attentes. C'est justement là qu'il faut faire attention. Mon travail reste très important pour moi, mais je ne le laisserai plus empiéter sur tous les autres domaines de ma vie. » « Le jour où je me suis mis à bosser un peu moins », Lars Svendsen, *Philosophie magazine*, n°89, mai 2015, p. 52-53.

## **Consignes**

*Résumer en 200 mots le texte suivant. Un écart de 10% en plus ou en moins sera accepté. Indiquer par une barre bien nette chaque vingtaine de mots, puis, à la fin du résumé, le total exact.*

*Dissertation :*

« Il n'y a pas que le travail dans la vie », affirme Lars Svendsen.

Vous examinerez la pertinence de ce propos en le confrontant aux trois œuvres au programme.

## Sujet 2 : Vincent

« Avoir un commencement précis, une fin précise et prévisible, voilà ce qui caractérise la fabrication qui, par ce seul signe, se distingue de toutes les autres activités humaines. Le travail, pris dans le mouvement cyclique du processus vital corporel, n'a ni commencement ni fin. L'action, comme nous le verrons, si elle peut avoir un commencement défini, n'a jamais de fin prévisible. Cette grande sécurité de l'œuvre se reflète dans le fait que le processus de fabrication, à la différence de l'action, n'est pas irréversible : tout ce qui est produit par l'homme peut être détruit par l'homme, et aucun objet d'usage n'est si absolument nécessaire au processus vital que son auteur ne puisse lui survivre ou en supporter la destruction. L'*homo faber* est bien seigneur et maître, non seulement parce qu'il est ou s'est fait maître de la nature, mais surtout parce qu'il est maître de soi et de ses actes. Cela n'est vrai ni de l'*animal laborans*, soumis à la nécessité de sa vie, ni de l'homme d'action, toujours dépendant de ses semblables. Seul avec son image du futur produit, l'*homo faber* est libre de produire, et de même confronté seul à l'œuvre de ses mains, il est libre de détruire.

Au point de vue de l'*homo faber*, qui compte entièrement sur les outils primordiaux de ses mains, l'homme, comme disait Benjamin Franklin, est un fabricant d'outils. Les mêmes instruments qui ne font qu'alléger le fardeau et mécaniser le travail de l'*animal laborans*, l'*homo faber* les invente et les destine à l'édification d'un monde d'objets, et leur commodité, leur précision sont dictées par les buts « objectifs » qu'il invente à son gré, plutôt que par des désirs et besoins subjectifs. Outils et instruments sont si bien objets-du-monde qu'ils peuvent servir de critères pour classer des civilisations entières. Mais leur caractère d'objets-du-monde n'est jamais plus manifeste que lorsqu'on les emploie dans les processus du travail, où ils sont vraiment tout ce qui survit de tangible au travail comme au processus de consommation. Ainsi pour l'*animal laborans*, en tant que soumis et constamment occupé aux processus dévorants de la vie, la durabilité, la stabilité du monde sont représentées avant tout par les outils et instruments dont il se sert, et dans une société de travailleurs, les outils risquent fort d'acquérir des caractères ou des fonctions qui dépassent la simple instrumentalité.

On déplore souvent la perversion des fins et des moyens dans la société moderne, où les hommes deviennent les esclaves des machines qu'ils ont inventées et « s'adaptent » aux exigences de ces machines au lieu de les mettre au service des besoins humains : c'est se plaindre de la situation de fait de l'activité de travail. Dans cette situation, où la production consiste avant tout en une préparation à la consommation, la distinction même de la fin et des moyens, si nettement caractéristique des activités de l'*homo faber*, n'a tout simplement aucun sens ; et les instruments que l'*homo faber* a inventés et avec lesquels il vient en aide au travail de l'*animal laborans* perdent ainsi leur caractère instrumental dès que ce dernier les emploie. Au sein du processus vital, dont l'activité de travail fait intégralement partie et qu'elle ne transcende jamais, il est vain de soulever des questions qui supposent la catégorie de la fin et des moyens, comme de savoir si les hommes vivent et consomment afin d'avoir la force de travailler ou s'ils travaillent afin d'avoir les moyens de consommer.

Si l'on considère cette perte de la faculté de distinguer clairement entre la fin et les moyens en termes de comportement humain, on peut dire qu'à l'emploi librement choisi de l'outil en vue d'une fin spécifique se substitue l'union rythmique du corps au travail et de son instrument, le mouvement du travail lui-même agissant comme force unifiante. Le travail, et non pas l'œuvre, exige pour bien réussir une exécution rythmée, et lorsque plusieurs travailleurs font équipe, il lui faut une coordination rythmique de tous les gestes individuels. Dans ce mouvement, les outils perdent leur caractère essentiel, et entre l'homme et ses instruments, comme entre l'homme et ses fins, la distinction se brouille. **Ce qui domine le processus de travail** et les processus ouvriers qui s'exécutent dans le mode du travail, **ce n'est ni l'effort lucide de l'homme ni le produit qu'il désire, mais le mouvement du processus lui-même et le rythme qu'il impose aux travailleurs.** Les outils de travail entrent dans ce rythme et pour finir le corps et l'outil participent du même mouvement de répétition : dans l'emploi des machines qui, de tous les outils, sont les mieux adaptés au fonctionnement de l'*animal laborans*, ce n'est plus le mouvement du corps qui détermine le mouvement de l'instrument, ce sont les mouvements de la machine qui règlent ceux du corps. En

effet, rien ne se mécanise plus facilement, moins artificiellement, que le rythme du processus de travail, lequel à son tour correspond au rythme répétitif également automatique du processus vital et de son métabolisme. C'est précisément parce que l'*animal laborans* n'utilise pas les outils pour construire un monde mais pour soulager les labeurs de son processus vital qu'il vit littéralement dans un monde de machines depuis que la révolution industrielle et l'émancipation du travail ont remplacé presque tous les outils à main par des machines qui d'une manière ou de l'autre substituent à la force humaine de travail la force supérieure des énergies naturelles.

La différence décisive entre les outils et les machines trouve peut-être sa meilleure illustration dans la discussion apparemment sans fin sur le point de savoir si l'homme doit « s'adapter » à la machine ou la machine s'adapter à la « nature » de l'homme. Nous avons donné au premier chapitre la principale raison expliquant pourquoi pareille discussion ne peut être que stérile : si la condition humaine consiste en ce que l'homme est un être conditionné pour qui toute chose, donnée ou fabriquée, devient immédiatement condition de notre existence ultérieure, l'homme s'est « adapté » à un milieu de machines dès le moment où il les a inventées. Elles sont certainement devenues une condition de notre existence aussi inaliénable que les outils aux époques précédentes. L'intérêt de la discussion à notre point de vue tient donc plutôt au fait que cette question d'adaptation puisse même se poser. On ne s'était jamais demandé si l'homme était adapté ou avait besoin de s'adapter aux outils dont il se servait : autant vouloir l'adapter à ses mains. Le cas des machines est tout différent. Tandis que les outils d'artisanat à toutes les phases du processus de l'œuvre restent les serviteurs de la main, les machines exigent que le travailleur les serve et qu'il adapte le rythme naturel de son corps à leur mouvement mécanique. Cela ne veut pas dire que les hommes en tant que tels s'adaptent ou s'asservissent à leurs machines ; mais cela signifie bien que pendant toute la durée du travail à la machine le processus mécanique remplace le rythme du corps humain. L'outil le plus raffiné reste au service de la main qu'il ne peut ni guider ni remplacer. La machine la plus primitive guide le travail corporel et éventuellement le remplace tout à fait. »

Hannah ARENDT (1906-1975), *Condition de l'homme moderne*, 1958, Éd. Agora Pocket, p. 195-200.

## RÉSUMÉ DE TEXTE

Vous résumerez le texte en 200 mots ( $\pm 10\%$ ). Sautez une ligne, indiquez le nombre de mots par ligne en les additionnant au fur et à mesure ou mettez une barre tous les 20 mots, et indiquez bien sûr le nombre total de mots. Écrivez lisiblement avec une encre foncée.

**DISSERTATION** : « Ce qui domine le processus de travail [...], ce n'est ni l'effort lucide de l'homme ni le produit qu'il désire, mais le mouvement du processus lui-même et le rythme qu'il impose aux travailleurs ».

En quoi ces propos éclairent-ils votre lecture des œuvres au programme ? Rédigez l'introduction (prioritairement l'analyse du sujet, la problématique et l'annonce du plan) et la première partie.

### Sujet 3 : Nathan

« Le travail a été longtemps considéré comme une *obligation*, une *contrainte* (laissons de côté son origine, *tripalium*, continuellement rappelée par des myriades d'auteurs) provoquée par la nécessité (l'Anankè) de se nourrir et de s'abriter. Pourtant les sociétés « archaïques » (celles des chasseurs-collecteurs) travaillent peu. Même les dernières sociétés de ce type qui demeurent et qui ont connu la « révolution néolithique » (l'agriculture et l'élevage) consacrent peu de temps à cette activité. Ainsi, les Nuers (tribu africaine) étudiés par l'anthropologue anglais Evans-Pritchard (1971) « accompagnent vers 7 heures pendant une demi-heure le gros bétail aux pacages (il en reste rarement plus de deux ou trois pour garder les bêtes, chaque famille, à tour de rôle envoie l'un de ses hommes), vers 14 h 30 ils retournent le fumier avec de gros bâtons, à 16 h 30, ils rallument le feu dans leur foyer, vers 17 heures, ils attachent le bétail. Le reste du temps, ils le passent à l'abri de leur brise-vent ». Quant aux tribus tupi-guarani (ou guyaqui) analysées par Clastres (1974), elles travaillent encore moins : « Le gros du travail, effectué par les hommes, consistait à défricher, à la hache de pierre et par le feu, la superficie nécessaire. Cette tâche accomplie, à la fin de la saison des pluies, mobilisait les hommes pendant un ou deux mois. Il en résulte donc cette conclusion joyeuse (c'est nous qui soulignons) : les hommes travaillaient environ deux mois tous les quatre ans. Quant au reste du temps, ils le vouaient à des occupations éprouvées non comme peine mais comme *plaisir* : chasse, pêche, fêtes et beuveries ; à satisfaire leur goût passionné pour la guerre. »

Certes Evans-Pritchard comme Clastres indiquent que le reste du processus agricole et de l'élevage est le fait des femmes qui, elles, n'ont guère de loisirs puisqu'en plus de ce travail elles doivent préparer les repas et s'occuper des enfants. Preuve une fois de plus que la domination masculine n'a pas attendu l'essor du capitalisme pour s'imposer radicalement... D'où notre conclusion peut-être quelque peu osée : les hommes n'aiment guère travailler et ils ne le font que contraints et forcés ou lorsqu'ils espèrent (comme dans nos sociétés) être reconnus par les dirigeants et les collègues des organisations dont ils font partie et qu'ils peuvent espérer satisfaire leur besoin de réussite, de fierté, de gloire et leur goût pour l'argent, dispensateur de plaisir.

Ce peu de goût pour le travail nous le retrouvons (et nous serons bref à ce sujet bien connu) dans les sociétés qui ont formé le socle de la civilisation occidentale. Très nombreuses sont les études qui ont souligné, à satiété, le manque de goût des Athéniens citoyens pour le travail. Le citoyen est d'abord (d'où son nom) un homme qui s'occupe des affaires de la cité et qui décide, avec les autres citoyens, de la meilleure manière de les mener à bien. Les autres (les paysans, les artisans, les métèques, les esclaves) sont rivés à leur travail. Il n'est que de se souvenir des plaintes qu'Hésiode (qui était paysan bien que poète) a formulées dans son texte *Les travaux et les jours*. Certes les « métèques » avaient parfois des charges publiques importantes mais ils demeuraient des « hors-loi ». Le travail n'était donc aucunement valorisé dans cette *polis* qui nous a pourtant donné les premières leçons de démocratie. Le citoyen a pour tâche (noble) de bien faire fonctionner la démocratie en se rendant quotidiennement à l'agora ou à l'*ecclesia*\* lorsque des décisions sont à prendre. Les non-citoyens, eux, ont comme tâche (plus ou moins vile) la production et la commercialisation des biens et des services.

Comme nous le savons ce genre de vie ne fut pas réservé à la société athénienne. Il fut prédominant dans les sociétés européennes et asiatiques. Il n'est que de rappeler la division entre les trois fonctions essentielles mise en évidence par Dumézil (1940) qui ont caractérisé nos sociétés jusqu'à la Révolution française : la force (d'où les hommes de guerre – les nobles d'épée dans notre société), la souveraineté spirituelle (d'où les hommes de prières – les prêtres) et la fécondité (d'où les hommes de peine – paysans, artisans, commerçants) qui se nourrissent comme

ils peuvent et qui sont contraints à nourrir les deux premières catégories, qui estimaient déchoir si elles se commettaient à travailler. Naturellement, il y a toujours eu certaines accommodations à cette division fondamentale. À côté de la noblesse d'épée a pu se développer une noblesse de robe (dont certains magistrats, avocats, médecins, écrivains parfois purent faire partie). À côté des prêtres séculiers, il y eut des prêtres réguliers qui dans leurs monastères pratiquaient une certaine forme d'agriculture et préparaient des plantes médicinales. Mais ces exceptions à la règle n'empêchaient pas les nobles puis la bourgeoisie montante (en Angleterre ou en Hollande) de fort peu travailler.

L'atmosphère avait pourtant bien changé depuis le début du XIXe siècle. Saint-Simon (remarquable anticipateur des temps modernes, trop souvent encore mésestimé) proclamait la nécessité pour tout le monde d'accéder enfin à *l'âge industriel* et de *se mettre au travail*. D'où la fameuse fable des abeilles (les producteurs) et des frelons (les oisifs, les nobles, les prêtres, les rentiers) prônant la victoire des abeilles. Les saint-simoniens (malgré leur emphase et leur attitude fréquemment ridicule) portèrent très haut le message de Saint-Simon et beaucoup d'entre eux furent de remarquables constructeurs (Ferdinand de Lesseps) ou hommes d'affaires (les frères Pereire).

Marx, autant admirateur de Saint-Simon que contempteur de Proudhon, n'avait plus qu'à apporter sa signature et ses brûlots. Tous au travail ! Ce travail pouvait néanmoins engendrer pour le plus grand nombre exploitation et aliénation. Mais les ouvriers conscients et organisés seraient un jour capables de « briser leurs chaînes ».

Hélas, nous en sommes toujours à l'âge industriel qui s'est complexifié en s'adjoignant un âge commercial (consommation à outrance) et un âge financier (la spéculation). Et le monde est obsédé alternativement par la croissance et par la crise et se demande s'il ne court pas allègrement à l'abîme (la vision de l'apocalypse se révélant moins « joyeuse » que celle vécue par les Viennois dans les années qui précédèrent la « Grande Guerre »).

Les cris d'alarme ou les plaidoyers pour un autre mode de vie n'ont pourtant pas manqué. Déjà à la fin du XVIIIe, Rousseau, sur le continent, Samuel Johnson, moraliste et lexicographe (qui eut à la même époque une influence considérable sur les mœurs et les lettres anglaises) en Angleterre, avaient déjà fait un éloge de la perte du temps, de la rêverie, de la marche salutaire ou de la conversation.

Au XIXe siècle Thoreau, puis Lafargue (gendre de Marx), Nietzsche, Stevenson, au XXe siècle Russell, Malevitch, Bataille, eux aussi s'élevèrent contre la mystique du travail et donnèrent ses lettres de noblesse à l'oisiveté. Il est impossible dans un bref article de rendre compte des travaux de ces divers penseurs et de leur rendre l'hommage qui leur est dû, pour avoir été des hommes-vigiles qui se sont rendu compte des conséquences de cette apologie du travail. Elle ne pouvait entraîner d'après eux que la mutilation des êtres humains.

Eugène Enriquez, *Le travail, essence de l'homme ? Qu'est-ce que le travail ?* (2013)

\*l'ecclésiastion est l'assemblée du peuple à Athènes

→ **consignes :**

**Résumer le texte en 200 mots ± 10 % + dissertation :**

**«Les hommes n'aiment guère travailler et ils ne le font que contraints et forcés (...) et [lorsqu]'ils peuvent espérer satisfaire leur besoin de réussite, de fierté, de gloire et leur goût pour l'argent. » Eugène Enriquez**

**Vous évalueriez ces propos à la lumière des trois œuvres au programme.**